

battre, autrement, car les Anglais ne partiront jamais d'eux-mêmes.

« Mais ce n'est pas grave, après, on pourra se réconcilier », continue Mohandas, pendant que les invités quittent la tribune et rejoignent en hâte leurs palais.

Une grande victoire

Mohandas vient de descendre du train et la foule l'entoure déjà. On veut le toucher, on veut le voir de près. Mohandas n'aime pas cette coutume, il est agacé d'être pris pour un dieu revenu sur terre, mais il n'a pas le choix : il doit distribuer son darshan, c'est-à-dire se montrer régulièrement et accepter de prendre des bains de foule. Mais il est ici, à Champaran, pour écouter. Il écoute, silencieux, la détresse et la colère des ouvriers qui travaillent dans



les plantations d'indigo, cette plante qui sert à teindre le coton. Quand on est venu le chercher dans son ashram, près d'Ahmedabad, il ne se doutait pas de ce qu'il allait découvrir. Comment imaginer que des Indiens meurent de faim parce que leurs patrons veulent plus d'argent pour construire un golf ? Ceux qui font des lois et des grands discours sur la pauvreté ont-ils déjà vu la vraie misère ? Savent-ils ce que veut dire l'exploitation des travailleurs ?

Ils vont le savoir : plaintes aux tribunaux, articles envoyés à tous les journaux, manifestations, prison, libération, reprise des actions...



Le tapage arrive jusqu'à Londres, jusqu'au gouvernement de l'Empire britannique. Là-bas, on déteste qu'une colonie s'agite ou salisse la réputation de l'Empire. Le Mahatma, la Grande Âme, a gagné : ordre est donné au vice-roi de faire supprimer ce nouvel impôt.

**« Arrêtez de manger, de travailler.
Et priez. »**

La Première Guerre mondiale est terminée, mais les Anglais ne tiennent pas leur promesse : ils ne laissent aucune liberté aux Indiens pour gouverner leur pays. Pas d'autonomie. Et, en plus, la loi qui permet d'arrêter les gens, de les fouiller, de les emprisonner sans jugement, n'est pas supprimée. À cause du terrorisme, pour la sécurité du pays, se justifient-ils.

Au Parti du Congrès, le parti politique indien qui réclame une Inde libre, on cherche comment lutter. Mohandas Gandhi le dit haut et fort : d'accord, il faut se battre, durement, très durement. Et il sait comment : « *Nous allons prier et arrêter de manger pendant une journée entière !* »

Grand silence.

Nehru, un des dirigeants hindous du Congrès, et Jinnah, le chef du parti musulman, se regardent, inquiets. Et quand les Anglais entendent parler de son plan ils sourient. Ouf ! Le vice-roi est soulagé. Vive ce petit homme qui ne connaît décidément rien à la politique !

Mohandas a l'habitude qu'on le prenne pour un idiot, il continue.

« *Tous les Indiens doivent jeûner, prier, et ne pas aller à leur travail pendant une journée.* »

Indiens de toutes les religions, hindous, musulmans, sikhs, parsis, jaïns, doivent se préparer



au hartal, une journée de jeûne, de prière et de grève. Le jour est fixé : ce sera le 6 avril 1919.

Une nouvelle force

Jour de hartal. Tout est fermé. Les trains ne roulent pas, les bus non plus, les magasins n'ouvrent pas.

38

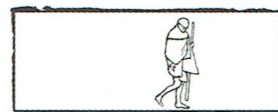
Les policiers transpirent sous leurs uniformes, ils ont peur : on leur a appris à réagir aux provocations, ils savent frapper et mater des foules d'excités. Mais pas rester là, plantés à regarder des milliers de personnes marcher dans le calme. Les dirigeants anglais sont inquiets, ils espèrent même que des manifestants agressent des policiers pour pouvoir enfin donner des ordres et réagir. Mais rien. Rien ne se passe. Quelques émeutes, à Bombay, à Delhi, mais ce sont des policiers trop nerveux qui

provoquent des Indiens. À Calcutta, Madras, Bénarès, Bangalore, dans toutes ces immenses villes, rien de grave. Le monde entier est impressionné. Comment ce Gandhi a-t-il réussi à arrêter un pays tout entier ?

Amritsar

Le père fait grimper son fils sur ses épaules. Sa femme, le petit dernier dans les bras, le suit. Ils ont décidé d'aller à la réunion politique organisée en plein air. En arrivant sur la grande place, le père est surpris. Quelle foule ! On dirait que toute la ville d'Amritsar s'est donné rendez-vous ici. Depuis le hartal, les Anglais ont interdit les manifestations. Mais là, rien à craindre, tout le monde est calme, les enfants s'amusent pendant que les parents écoutent les discours.

39



Soudain, la voix de celui qui parle déraile, faiblit, et son regard passe au-dessus de la foule, fixé sur la porte d'entrée de la place. Le long du grand mur, des soldats de l'armée britannique s'alignent.

Le père cherche son fils des yeux. Il voit sa femme, là-bas, assise, en train d'allaiter.

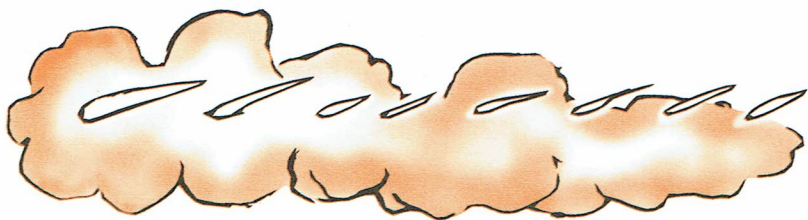
40 Les soldats du premier rang s'agenouillent et arment leurs fusils.

Le père est figé sur place. Non. Ce n'est pas possible. Non. Ils ne vont pas tirer.

Premiers coups de feu.

Il court vers sa femme.

Aux ordres du général, les soldats du deuxième rang tirent.



Le père cherche une sortie, mais la place est entourée de hauts murs, il faudrait des échelles.

Quatre cents morts. Mille blessés.

« Une bonne leçon, ça leur fera du bien », se dit le général.

L'Ahimsa

41

Mohandas pleure, il est meurtri. Et il se sent responsable de ce massacre. Et de toutes les émeutes qui éclatent partout depuis le début du Satyâgraha. Il s'est trompé : l'Inde n'est pas prête pour le Satyâgraha.

Stop. On arrête tout.

Gandhi est triste, mais pas désespéré. Il n'est jamais désespéré, il est sûr de réussir : les forces non violentes, les forces de vie et de lumière, l'Ahimsa, sortent toujours victorieuses du



grand combat contre le Himsa, les forces de désordre et de mort. Même si le combat est dur. Il suffit de regarder l'univers : plus rien n'existerait si l'Ahimsa n'était pas plus fort que le Himsa. Il ne resterait sur terre aucun être vivant, aucun homme, aucun animal, aucun végétal.

42 Après ce massacre, Mohandas jeûne trois jours pour se purifier. Pour puiser de nouvelles forces, pour réveiller en lui l'Ahimsa, cette parcelle de force cosmique que chacun a en soi.

Qui travaille au service des Anglais ?

Écoute : tu récoltes du coton. Ce coton, tu le vends aux Anglais pour un salaire de misère. Et là-bas, dans leurs usines d'Angleterre, ils le tissent, ils le colorent, ils fabriquent des étoffes, des vêtements, qu'ils vendent très

cher, partout dans le monde, et aussi ici, en Inde.

Alors c'est simple : ton coton, garde-le. Tisse tes vêtements toi-même, et n'achète que des choses produites en Inde. Quand les Anglais ne gagneront plus rien chez nous, ils partiront.

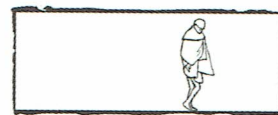
Écoute encore. Qui va ramasser l'argent des impôts pour l'apporter aux Anglais ? Des employés indiens. Qui travaille à la poste ? Des Indiens. Et aux douanes ? Des Indiens. Et aux guichets des banques, et dans la police ?

Alors c'est simple : arrêtez de travailler pour les Anglais. Quand le pays sera bloqué, quand ils verront que nous arrêtons de coopérer avec eux, ils partiront.

En ce mois de septembre 1920, un an et demi après le massacre d'Amritsar et l'arrêt



43

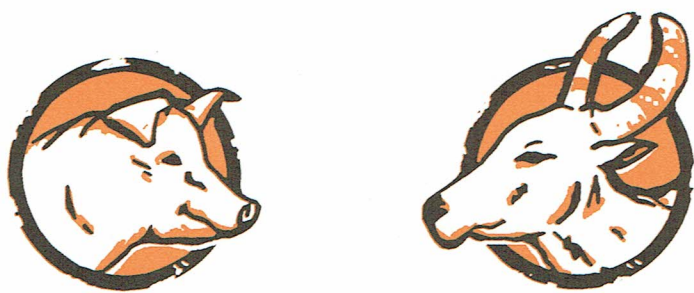


du Satyâgraha, le nouveau programme de Gandhi est lancé : on ne collabore plus avec les Anglais, on ne va plus dans leurs écoles ni dans leurs universités, on n'achète plus leur alcool, ni leurs vêtements : c'est le boycott.

Une Inde unie

44

Même Nehru, le dirigeant du Parti du Congrès, trouve le Mahatma insupportable. Il lance le Satyâgraha, et un an après il arrête tout. Il lance le boycott, et aujourd'hui, deux ans après, il arrête tout. Mais se rend-il compte de ce qu'il fait ? Les Indiens sont en train de



reprendre confiance en eux, les Anglais paniquent, et lui, il dit stop. Et son nouveau plan, c'est n'importe quoi. Il veut maintenant se battre contre les haines qui divisent l'Inde : les haines entre hindous et musulmans, et l'exclusion des intouchables.

Gandhi veut une Inde unie, il ne veut pas d'un pays où hindous et musulmans se battent, ni d'un pays où il y a des intouchables. Assez de voir des hindous lancer des queues de cochon, animal impur dans la religion musulmane, par-dessus les murs des mosquées, là où prient les musulmans. Et de voir des musulmans jeter des oreilles de vache, animal sacré dans la religion hindoue, dans les temples. Assez de ces provocations entre Indiens qui se terminent dans le sang. Et assez de traiter les intouchables en déchets de la société. Honte aux Indiens ! Chaque Indien

45



doit changer, dans son cœur, dans son âme. Le reste, autonomie, indépendance, liberté, tout le reste vient après.

Tissons, tissons. Jeûnons, jeûnons.

Et on fait comment ? demandent les dirigeants du Congrès, fatigués de tous ces changements.

« Il faut filer le coton, il faut que chacun ait un rouet chez lui pour filer le coton, que toutes les écoles achètent un rouet et que le filage du coton soit obligatoire. »

En cette année 1924, au Parti du Congrès, on se demande si le Mahatma peut encore faire de la politique et conduire le pays vers la liberté. Peut-être est-il devenu fou ? N'empêche. Une fois de plus, le peuple l'écoute. Et chaque membre du parti file du coton pour payer sa

cotisation. Travailler de ses mains développe la patience, installe le calme à l'intérieur de soi et apprend à méditer, Gandhi le sait. En plus, en fabriquant quelque chose soi-même, on voit de quoi on est capable, et on reprend confiance. Dans son journal, *Young India*, lu par des millions d'Indiens, il écrit aussi qu'on peut guérir de toutes les maladies en jeûnant.

Tissons et jeûnons, comme à l'ashram. Tissons et jeûnons, voilà le programme pour sauver l'Inde.

Le vieux Bapu

« Il frôle les 60 ans, il est dépassé par les événements. Il est fini le Bapu, laisse tomber. »

Les jeunes du parti ne comprennent pas Gandhi, ce vieux grand-père, ce Bapu, qui veut transformer l'intérieur de chaque Indien.

